

L'Homme

Revue française d'anthropologie

175-176 | juillet-septembre 2005 Vérités de la fiction

Michael Taussig. My Cocaine Museum

Chicago-London, The University of Chicago Press, 2004, XIX + 336 pages

Natacha Giafferi



Édition électronique

URL: http://journals.openedition.org/lhomme/2057

DOI: 10.4000/lhomme.2057

ISSN: 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2005

Pagination: 515-516 ISBN: 2-7132-2035-1 ISSN: 0439-4216

Référence électronique

Natacha Giafferi, « Michael Taussig. *My Cocaine Museum », L'Homme* [En ligne], 175-176 | juillet-septembre 2005, mis en ligne le 30 novembre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL: http://journals.openedition.org/lhomme/2057; DOI: https://doi.org/10.4000/lhomme.2057

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Michael Taussig. My Cocaine Museum

Chicago-London, The University of Chicago Press, 2004, XIX + 336 pages

Natacha Giafferi

RÉFÉRENCE

Michael Taussig, *My Cocaine Museum*, Chicago-London, The University of Chicago Press, 2004, XIX + 336 p., bibl., index, ill.

- ALLANT JUSQU'À réclamer un musée pour la célèbre poudre blanche, Michael Taussig a choisi la cocaïne comme une entrée particulièrement sensible dans l'univers colombien et, plus largement, américain. Trente et un chapitres aux titres de chansons rock (Boredom, Cement and Speed, Wind and Weather, Evil Eye ou encore Miasma), comme une longue chaîne que viendraient fermer le guide du lecteur et la postface, des illustrations non illustratives et une liberté de ton connue des nombreux lecteurs de Taussig, et voici un objet bien insolite. Histoire naturelle? Anthropologie militante? Œuvre d'érudition destinée aux scholars, comme le lui reprochent ceux qu'agace la prose de l'auteur? S'il est vrai que des chapitres entiers consacrés à des réflexions autour de l'or « lumière pétrifiée » ou de la cocaïne « choc cristallisé » ne sont pas faits pour plaire au lecteur avide d'informations pratiques sur la cocaïne et son trafic, My Cocaine Museum est avant toute chose un travail audacieux et généreux, dont on ne pourra malheureusement retenir ici que quelques-unes des brillantes digressions qui en déconstruisent le texte.
- La question de la « nature », tout d'abord, que l'auteur nous prévient de distinguer trop abruptement de celle de culture, se retrouve tout au long de ce livre qui donne au contraire à voir la rencontre mortelle et sans cesse négociée de l'or et de la cocaïne, de la valeur et de l'accumulation, des bananes plantains et des pensions d'État, des économies sacrée et profane, du diable et des divers groupes paramilitaires, des violences sorcières et de la barbarie technologique. C'est aussi une anthropologie de la sensation, qui entreprend de décrire l'entropie des habitants de la côte Pacifique avec des éléments aussi dissolvants que la chaleur ou l'humidité, que la modernité

n'approche que par l'abstraction de degrés quantifiés. À cette réification répond encore l'abstraction à l'œuvre dans le passage du grain d'or, servant aux descendants d'esclaves de mesure approximative au métal tiré de la rivière, à la valeur fiduciaire stockée dans les grandes banques. Convoquant aussi bien Walter Benjamin, le fumeur de haschich, que William Burroughs, le fumeur d'opium, pour exposer comment la transgression émanant de l'or comme de la cocaïne « étend et contracte le temps », ou comment ces substances sont porteuses à la fois de « miasmes mortels » et d'un enrichissement de la réalité, Michael Taussig n'accorde pas moins de neuf occurrences à Céline contre seulement une à Evans-Pritchard, soit autant qu'à Genet, Proust, Baudelaire, Caillois, Bataille ou Joseph Beuys; Conrad et Dickens autant que Malinowski, et face aux allégories, ici particulièrement éclairantes, de la Caverne ou du Maître et de l'Esclave, Heidegger, Nietzsche, Freud ou Lacan. C'est de la même façon qu'il se réfère à Wittgenstein, pour lequel le langage recèlerait une dimension mythologique, et propose de voir dans le discours météorologique la réduction d'un rapport antérieur au mana. Ailleurs, Michael Taussig s'en remet à l'utopisme d'un Charles Fourier et, considérant les côtes comme des « cartes naturelles de l'impérialisme et de la piraterie », et la cartographie, aux prétentions à la fois picturales et statistiques illustrées par le récit du triste destin du cartographe Codazzi, comme une « empreinte de l'État-nation » et du « développement », il leur oppose le droit à la paresse de Lafargue et les mauvais garçons de William Dampier. À la connaissance des vents comme «fondement du monde moderne» et colonial, il objecte le «paysage antédiluvien » relevé par le vol des oiseaux.

- Charles Fourier, Joseph Beuys, le pirate Dampier: n'oublions pas que Michael Taussig est australien. Ici, la civilisation c'est l'État et tous ceux qui le miment si l'on considère la définition qu'il en donne: « les assassinats, la guérilla, les gangs de jeunes, le kidnapping, les escadrons de la mort, la *limpieza*, les UZI, les AK-47, la marijuana, la cocaïne, l'héroïne, le *bazuco*, les beepers, les Nikes, les téléphones portables et les 4x4 aux vitres fumés », ou encore, ainsi qu'il le résume par une ellipse qui n'est pas sans rappeler le monde de la drogue lui-même: « cement and speed ». L'opposition modernité/préhistoire est à revoir, l'institution pénitentiaire décrite dans les chapitres consacrés à l'île-prison de la Gorgone en témoigne bien. Même si la surveillance, par les satellites nord-américains, de l'Amérique centrale et du Sud se voit parfois contrariée par d'innocents nuages lui soustrayant les récentes plantations de coca de la côte Ouest, la Colombie est belle et bien prise dans une « économie de prohibition » qui profite largement au grand voisin.
- Les fils d'Afrique n'auront-ils donc rien? Il est vrai que cent cinquante ans après l'abolition, les descendants d'esclaves utilisent toujours une demi-noix de coco flottée comme récipient de très hypothétiques pépites d'or et continuent de creuser au péril de leur vie sous le lit des rivières. Quant aux Indiens, Michael Taussig nous rappelle qu'ils faisaient avec les défunts retourner l'or à la terre. Entendant avec Artaud « réveiller les dieux endormis dans nos musées », le professeur de Columbia lance finalement aux trousses des empailleurs de l'histoire la magie de son livre « faite de milliers d'incantations », les quelque 38 500 dieux précolombiens tapis dans les salles du musée de l'Or de Bogotá, et tous les fantômes de l'esclavage. En militant pour l'observation de la « vraie confusion du monde contre le faux ordre des musées » et pour une anthropologie aussi réflexive que possible le chapitre sur l'ennui partagé de

l'ethnographe et de l'informateur est à ce titre tout à fait saisissant –, My Cocaine Museum, à la fois engagé et érudit, est un livre à mettre entre toutes les mains 1 .

NOTES

1. Cf. également ci-dessus (pp. 445-450), l'À propos qu'Emmanuel Désveaux consacre à l'ouvrage de Michael Taussig, et les remarques (*supra*, p. 157) de Jean-Paul Colleyn. *Ndlr*.